

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS Rue Drouot

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

La toilette fait décidément irruption dans ces jolies stations balnéaires, qui se nomment, Luc, Langrune, Arromanche et Saint-Pair. Non pas encore comme chez leurs aînées Villers, Trouville, etc., mais d'une manière inquiétante cependant, pour les familles qui cherchent le repos dans ces déplacements devenus aujourd'hui une mode générale.

Nos amies nous écrivent qu'elles regrettent leur vie calme; mais elles nous parlent pourtant toilette, costume de mousseline blanche, de dentelle crème, de gaze, etc.; on veut connaître les dernières façons créées. Ce ne sont pas là préoccupations de campagnardes.

Que fait-on en ce moment? Beaucoup de costumes en percale à très petites fleurettes et en percale unie; le fond écru, bis, jolies teintes neutres dans lesquelles se fondent les couleurs tendres du dessin; gentille façon, vous allez en juger. La première jupe est en percale unie couverte par un volant Louis XV, sorte de seconde jupe froncée à vingt centimètres de la taille; un haut ourlet piqué. Sur la partie supérieure se drape une légère tunique qui tombe droite, derrière, après avoir fourni un pouf modéré. Le corsage est à longue basque, plissée sur les côtés; un col à long revers en percale unie se prolonge jusqu'à la taille; même revers à la manche demi-longue. Disons



Costume en toile marine et toile à carreaux.

Costume en voile gris feutre uni et imprimé de boutons de rose.

De madame Hubler, 10, place Vendôme.

en passant qu'on tend à revenir à la basque longue pour le corsage du costume courant d'étoffe simple; nous en avons déjà vu beaucoup et il plaît parce qu'elle dispense du pardessus.

Une autre jolie façon pour le costume d'étoffe de

laine mélangée : la sous-jupe de taffetas avec volant plissé en laine, est couverte d'une jupe diversement plissée qui s'arrête au volant; une pointe-châle se drape sur le côté et derrière le chiffonnage du pouf est assez enlevé. Le corsage à pointe est boutonné au milieu; un revers prend de l'encolure et s'arrête sous la poitrine; le bord extérieur est arrondi et se boutonne sur le corsage. C'est jeune, original et tout à fait gracieux. Ce revers se fait en velours ainsi que le parement de la manche.

Les costumes en toile sont en faveur, on en fait beaucoup; mais pour être portés par les élégantes, il faut que la façon en soit charmante et n'ait aucune ressemblance avec celle des costumes confectionnés à la douzaine par les grands magasins de nouveautés. Percale ou toile sera de couleur sombre ou de demi-teinte, combinée, si elle est à bouquets, avec un tissu uni dont on fait la jupe de dessous et les garnitures. On rehausse cette simplicité par des broderies, par une grosse guipure, par une dentelle-torçon, et plus elles seront épaisses, plus elles feront bon effet.

Un costume de toile batiste blanche que madame Bréant vient de faire pour madame la comtesse de la J... lui a valu de grands compliments. Il fut arboré au Grand-Prix de Paris. Jupe en léger taffetas cachée par une seconde jupe en toile-batiste; celle-ci couverte de neuf rangs de guipure écrue posés à plat, chaque rang cachant la tête du rang inférieur; hauteur de la guipure douze centimètres. La tunique très bouffante est coupée diagonalement de guipure, les rangs espacés de quelques centimètres; le corsage-veste s'ouvre sur un gilet à pointe tout en guipure, un genre de plastron très large à la poitrine et agrafé de côté sous la veste; la manche demi-longue est terminée par deux rangs de guipure étagés, qui forment engageante.

Je ne sais si l'on pourra se faire une idée du charmant effet de ce mélange de toile blanche et de guipure écrue; il a été trouvé d'une suprême élégance. « C'est une trouvaille! s'est écriée la baronne de L... » et elle avait raison.

La dernière nouveauté de la saison, ce sont les rayures. Elles sont changeantes et veloutées sur un fond de soie léger ou sur gaze; on en voit de moyennes et de larges, brique sur fond gris jaspé, gris pintade sur fond rose ancien, bleu Louis XV sur gris orangé, myrte sur écriu, bronze sur bleu ancien.

La jupe et la tunique se font avec ces rayures, la première à larges plis plats, la tunique pouffonnée. Le corsage est d'une étoffe unie à longue basque pour servir de pardessus, ou tout en dentelle crème ou noire. Il se fait dessinant la taille, sans être doublé, parce que ce corsage se pose sur un corsage à pointe

en légère soie assortie à la rayure veloutée. C'est la dernière expression de la mode; mais comme toute nouveauté trop marquante, elle n'aura probablement pas longue durée. On se fatigue des rayures et des bouquets. Impossible de dissimuler par un arrangement ingénieux ces étoffes qui portent en elles la date de leur apparition. Que celles unies sont préférables sous tous les rapports! sous le rapport économique et sous celui de l'élégance; elles se prêtent à toute sorte de transformations.

On fait de bien luxueuses matinées en gaze de soie chinée de fleurs éteintes, et l'on y met en profusion des dentelles et du tulle; la chemisette bouffante en tulle brodé paraît retenue par des rubans qui tombent en flot. Elles se portent sur des jupes désassorties et composent un genre de toilette à part, d'une originalité et d'une grâce charmantes.

Il y en a en batiste imprimée avec jupe assortie, que l'on rehausse de ruban et de broderie; en mouseline laine crème, bleu pâle, rose de bengale, que l'on mélange de cette dentelle presque jaune, fine et souple qui, de toutes les imitations, est une des plus jolies.

Les jupons de dessous sont couverts de volants brodés et de dentelle, et sont souvent plus luxueux que le costume qu'ils recouvrent. On en porte toujours, mais un peu moins, en surah de couleur.

CORALIE L.

MACHINES A COUDRE PERFECTIONNÉES
de la Compagnie Française, H. Vigneron,
boulevard Sébastopol, 70.

Les machines H. Vigneron, numéros 3 et 4, dont la supériorité a été si souvent consacrée par les plus hautes récompenses dans toutes les Expositions, viennent encore d'être déclarées hors concours à l'Exposition Internationale de Nice. Ces résultats, tout à l'honneur de la fabrication et de l'industrie française, sont dus aux recherches de M. Henri Vigneron, qui peut enfin présenter le type de machine le plus simple, le plus perfectionné et le plus en rapport avec les besoins.

M. le Ministre de l'Instruction publique vient de décider que ces excellentes machines seraient employées dans toutes les écoles professionnelles de France.

Principe mécanique supérieur, facilité et douceur absolue du fonctionnement, perfection du point pour tous les travaux de la couture et faculté vraiment incroyable de pouvoir en outre marquer le linge, broder et reprendre sans guides, telles sont les qualités qui justifient le choix flatteur qui vient d'être fait et la faveur toujours croissante du public.

Usine, 50, rue de la Folie-Regnault, Paris. Maison principale, 70, boulevard Sébastopol. — Ecrire à cette dernière adresse.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 229 et 231)

COSTUMES DE CAMPAGNE

Costume en toile bleu marine et toile à carreaux. — Sous-jupe en taffetas, au bas un plissé en toile et pour ornement des soufflets plissés unis et des panneaux à carreaux; une draperie bleu marine sur la partie supérieure

et une tunique à carreaux très pouffonnée, relevée sur les hanches et ouverte devant pour dégager la draperie plissée. Corsage-veste bleu marine dégageant un gilet montant à carreaux, col droit en velours. L'encolure rejetée en revers



Falsoner, imp. Paris.

4474

Journal des Demoiselles.

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Coiffures de M^{lle} VIDAL, 104, r. de Richelieu. Chapeaux de M^{me} BOUCHERIE, 16, r. du Vieux Colombier.
Eau d'HOUBICANT, 19, Faub. S. Honoré. Machines à coudre de la C^{ie} Française H. VIGNERON, 10, B. Sébastopol.

avec un col plat en velours. A la manche un parement en velours et une dentelle en manchette. Agrafe en vieil argent à la veste.

Costume en voile uni gris feutre et imprimé de boutons de rose. — Sous-jupe en taffetas; au bas un volant en voile uni. Seconde jupe en voile garnie de plis, et sous le bord de chaque pli une dentelle bise. Tunique en voile imprimé, régulièrement relevée des côtés, et pouf froncé s'agrafant sur la basque du corsage. Celui-ci en voile imprimé est ouvert sur une chemisette en voile uni plissée et froncée; l'encolure légèrement ouverte en pointe, un col-revers au corsage et une dentelle tout le long de la chemi-

sette qui se termine en pointe; une autre appliquée sur la basque; deux rangs coquillés à la manche.

Costume d'excursions en alpaga gris feutre et tresse mohair grenat. — Jupe en alpaga, garnie de quatre rangs de tresses mohair et plissée de larges plis creux séparés par trois plis couchés. Draperie-tablier plissée à la taille; les côtés rabattus garnis de tresse; le relevé se perd sous les lés plissés de derrière qui forment pouf. Corsage à basque-postillon, des tresses posées en revers et une chemisette pincée à l'encolure et à la taille, où deux pattes en velours se croisent dessus. Col droit coupé de tresses; tresses à la manche ronde.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4474

COSTUMES DE PROMENADE

Costume en bengaline de soie bronze clair.

Sous-jupe en taffetas; devant, un très haut plissé alterné de plis creux et de fins plis rabattus; les lés de derrière, montés par des fronces formant ensuite des plis-tuyau d'orgue, sont joints au tablier sous une quille faite d'un plis creux et appliquée d'un riche travail de broderie; sous cette quille se perd aussi la longue tunique-châle dont la pointe tombe de côté; les plis du côté gauche donnent à la tunique un mouvement diagonal. Corsage à petite basque; celle du dos forme deux pattes retournées, ornées de beaux motifs brodés et de glands; ces mêmes motifs se retrouvent à la manche et devant, de chaque côté d'une chemisette plissée en gaze écru. Collerette et sous-manche en dentelle. Bas de soie grenat. — Souliers en chevreau glacé. — Gants de Suède. —



Capote en paille bronze, garniture de velours et touffe de cerises. — Ombrelle couverte en bengaline; manche en orange.

Costume en voile bleu uni et voile brodé de bouquets en chenille grenat, bleu pâle et bronze.

Jupe en voile; au-dessus de l'ourlet bande de velours rubis, plissée verticalement; polonaise en voile brodé plissée et tendue avec longue chemisette en voile uni, arrêtée à la taille et à la pointe par des nœuds en velours rubis; revers en même velours à la jupe de la polonaise, laquelle est relevée en plis perdus sous un pouf assez volumineux. Col montant en velours, piqué d'un nœud. A la manche, parement en velours. — Bas de soie et soulier verni. — Chapeau en paille grise orné de dentelle et d'une touffe de plumes bleues et blanches. — Gants de Suède.

Costume d'excursions en alpaga gris feutre, de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

CHRONIQUE

La politique du juste-milieu chez les élus de là-haut. — Le bal royal des Bisaccia. — La fête villageoise de la princesse de Sagan. — On ferme! — Départ de Sarah-Bernhardt, de la Krauss, de Marie Van-Zandt. — Les largesses de M. Ohnet. — Rien ne va plus!



UN qui compter, désormais? Voilà que Saint-Barnabé se met à faire des concessions comme un simple Sénateur! Après que Saint-Médard avait amené le triomphe de l'extrême gauche.... du baromètre, son com-

pagnon avait « tout réparé » en se faisant allouer par les Pouvoirs de là-haut une journée assez belle. Malgré cela, en dépit du proverbe, le temps chaud n'est pas revenu. On ne peut pas dire qu'il pleut, mais on ne peut pas dire qu'il fait du soleil. Saint-Médard n'a pas complètement tort et Saint-Barnabé a bien quelque

peu raison. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous venons d'avoir une quinzaine assez froide et que les deux bons tiers des gens qui devaient partir le lendemain du Grand-Prix sont encore dans la capitale. Mais, vienne une seule journée chaude, quelle bousculade dans les gares !...

Au reste, deux grandes dames, deux très grandes dames, la princesse de Sagan et la duchesse de Bisaccia, ont employé de leur côté, pour retenir à son poste le Tout-Paris du grand monde, des moyens plus agréables.

Pour commencer, la duchesse a donné un nouveau bal qui l'emportait sur le premier, non par le luxe et l'éclat, c'était impossible, mais par la distinction peu ordinaire de certains invités.

On n'est pas habitué, surtout de nos jours, à voir un maître et une maîtresse de maison descendre leur escalier pour aller recevoir leurs hôtes. C'est ce qu'ont fait monsieur et madame de la Rochefoucauld-Bisaccia, à l'arrivée d'un couple encore jeune, pourtant, accompagné d'une charmante personne qui n'en était qu'à son second bal. J'ai nommé le comte et la comtesse de Paris et la princesse Amélie.

Le représentant de la Monarchie légitime apparaissant, pour la première fois, en grand apparat, dans le salon par excellence du faubourg Saint-Germain ; le petit-fils de Louis-Philippe reçu et fêté par le gentilhomme qui fut, pour ainsi dire, le porte-drapeau des Bourbons ; c'est un événement sur lequel j'en trouverais long à écrire, comme bien vous pensez. Mais, à la troisième ligne, certains ciseaux que je connais mordraient impitoyablement dans ma prose trop politique.

Tout ce que j'ai le droit de dire, c'est que la comtesse de Paris portait une robe de brocart havane lamé d'or, avec un devant de dentelles, séparées par des volants de tulle havane. La princesse Amélie était en damas broché et tulle bleu, avec roses rouges au corsage et dans la coiffure, complétée par un croissant de diamants. La duchesse était en blanc, une couleur qu'elle affectionne. Quant au duc, les gens peu au courant de l'étiquette s'étonnaient de le voir garder son claque à la main, comme s'il n'eût été qu'un invité parmi les autres. C'est que, d'après les vieux usages monarchiques, un prince du sang — à plus forte raison le premier d'entre-eux — est partout chez lui. Ne l'oubliez pas, mesdames, si jamais vous recevez pareille visite, ce que je vous souhaite.... ou ne vous souhaitez pas, suivant le point de vue auquel nous nous plaçons.

Je ne saurais trop vous recommander, pour cette circonstance, de posséder un hôtel grand comme un palais, avec une salle à manger grande comme un musée et une serre grande comme un jardin. Tel est le cas des Bisaccia, qui s'en trouvent fort bien quand ils ont à donner quelque fête. Avec une bonne installation, bien comprise, on ne se figure pas comme le reste est facile. Servez, dans la salle à manger, un souper grandiose, dans de l'argenterie princière ; remplissez la serre de palmiers hauts comme des chênes ; garnissez les appartements et l'escalier d'un Suisse en hallebarde, d'une vingtaine de valets de pied en rouge, d'autant de maîtres d'hôtel en marron ; faites circuler dans ce milieu séduisant pour l'œil

quelques centaines d'invités pouvant justifier d'un grand nom et d'une belle fortune, et, si votre fête n'est pas très réussie, vous m'en verrez tout à fait surprise. C'est qu'alors vous n'aurez aucune disposition pour le rôle de maîtresse de maison dix ou quinze fois millionnaire.

La princesse de Sagan, elle, a organisé une simple assemblée de paysans, mais je soupçonne ces villageois, gâtés par la civilisation, d'avoir coûté encore plus cher à traiter que les grands seigneurs et les grandes dames dont je parlais tout à l'heure. Cette fête champêtre s'épanouissant dans un jardin superbe, sous le feuillage des grands arbres argenté par les phares électriques ou empourpré par les fusées, a terminé la saison par un triomphe d'original et de nouveau.

Ceci n'a rien qui puisse surprendre ceux qui connaissent la princesse. Mais il y a là un symptôme à noter dans le sens du retard progressif de la saison. Il faut s'attendre à voir, d'ici à peu, la date du Grand-Prix, comme signal de départ, tomber en désuétude. On prolongera jusqu'en juillet, la vie mondaine et les fêtes, et l'on supprimera ainsi ces trois ou quatre semaines, souvent un peu difficiles à passer, qui séparaient la clôture de l'année Parisienne de la période des voyages et des eaux.

..

Il reste aujourd'hui bien peu de théâtres ouverts et ceux qui ne sont pas fermés n'en valent guère mieux. On ne sait plus où aller pour voir punir le vice et triompher la vertu. (Si quelqu'un trouve à réduire à cet accouplement de l'actif et du neutre, qu'il me permette de le renvoyer, pour ma défense, à la première page de *Lise Fleuron*).

J'avoue avoir pris grand plaisir, en dernier lieu, à ce drame des drames qu'on nomme *Macbeth* et que Sarah Bernhardt joue avec l'assemblage étrange de qualités et de défauts qui constitue son talent incontestable ou plutôt son tempérament. Cette traduction, littérale jusqu'à la hardiesse, donne à ceux qui ne peuvent lire Shakspeare ou qui le lisent mal, comme moi, l'occasion rare de comprendre ou du moins d'entrevoir ce génie colossal et anguleux, que tout le monde admire.... sur parole. C'est, d'ailleurs, une soirée fatigante. A suivre le déroulement continu de ces images grandioses ou terribles, l'esprit se trouble, de même que les yeux s'irritent à contempler, du wagon lancé à toute vapeur, ces cascades et les rocs d'un paysage de montagnes.

Parfois, une métaphore inattendue tombe sur le crâne, comme le coup de poing d'un hercule de foire sur le casque d'or d'une déesse guerrière de l'Olympe. Le « poignard culotté de sang » de M. Richepin — car je ne le mets pas sur le compte du grand Willier — m'a éveillé comme d'un rêve, et j'ai cru ouvrir les yeux en face d'un président d'assises écoutant les aveux cyniques d'un Jean Hiroux quelconque.

Au milieu de ces férociétés invraisemblables, à peine accessibles à notre imagination de Parisiennes secouées par la névrose, Sarah Bernhardt, chose curieuse ! se meut plus à l'aise que dans le rôle vécu et d'après nature — soi-disant — de Marguerite Gautier. C'est l'actrice des rôles impossibles, faite pour jouer les grandes dames qui épousent des bandits par inclina-

tion, les reines qui s'éprennent d'un laquais, les Dona Sol et les Marie de Neubourg.

Si bien qu'on voudrait, à cette grande artiste, — oui, grande malgré tout, — jeter une couronne faite d'*edelweiss*, la fleur qui croît là où le pied de l'homme n'ose atteindre, où ses poumons peuvent à peine respirer.

Voilà la Krauss partie pour son congé annuel. Que pourra bien faire l'Opéra quand ce congé deviendra une retraite? Hélas! ce jour est à prévoir. Qu'elle est loin, déjà, cette soirée où l'incomparable cantatrice fut présentée chez Rossini, et où j'entendis le maître dire à la jeune femme: « Vous chantez avec votre âme, Mademoiselle! »

Il n'en aurait pas dit autant de Marie Van Zandt qui vient de chanter Lakmé pour la dernière fois cette année. Celle-là se contente d'être le plus charmant des rossignols — au théâtre. A la ville, la femme de tout Paris qui porte les plus affreux chapeaux.

Le Gymnase est fermé et le *Maître de Forges* se repose jusqu'à l'automne. Le directeur, M. Koning, ne se repose pas, lui. Il bâtit un hôtel avec des écus

... qui ne lui coûtent guère.

Quant à l'auteur, il a fait offrir aux machinistes du théâtre : mille remerciements et... deux cents francs. On prétend que le personnel, objet de ces largesses, trouve suffisant le chiffre... des remerciements.

Enfin, quand je vous aurai dit que le cours de M. Caro est fermé, que l'éditeur Calmann-Lévy voyage pour son plaisir, que les parcs à moutons sont installés sur les pistes d'Auteuil et de Longchamps, que mes tapis sont enlevés et mes fourrures plongées dans le camphre, je crois que je vous aurai suffisamment montré qu'il n'y a plus rien à faire ici.

Reste à savoir de quoi je pourrai bien vous parler dans ma chronique prochaine.

CONSTANCE.

LE SECRET DE L'ABBÉ CÉSAIRE

(SUITE)

XI



Le jeudi suivant, comme à l'ordinaire, on alluma deux lampes de plus dans le petit salon de la rue de Beaune et la porte s'ouvrit pour quelques parents, pour deux ou trois amies de Sabine, venues là « comme elles étaient. »

Mais, huit jours plus tard, le retour de Maurice augmenta ces réunions de la présence de quelques jeunes gens de son âge. Madame des Touches, qui ne demandait pas mieux, se laissa arracher la permission d'ouvrir le piano. A un quadrille fort gai succéda une valse entraînant où Maurice, conduisant sa sœur, fit éclater un talent que les salons de X... pleuraient encore. Quand il eut quitté Sabine, il s'approcha du piano où miss Wood, fidèle à son rôle, remplaçait l'orchestre avec un talent remarquable.

« Que demandez-vous maintenant? dit la jeune fille. Une polka? un lanciers? »

— Je demande encore une valse. Mais, celle-là, nous la danserons ensemble. Une artiste comme vous n'est point faite pour tenir lieu de piano mécanique.

— Au contraire; c'est le destin que le sort me réserve.

— Eh bien! permettez-moi de réparer pour cette fois les injustices du sort.

— Mais où voulez-vous que j'aie appris à danser? Ce n'est pas au couvent que se forment les valseuses, j'imagine.

— Au couvent, c'est possible. Mais chez lady Cla-

remont? Là, on ne vous laissait pas tenir le piano, je suppose.

— Comment le savez-vous? dit-elle en levant sur lui ses grands yeux *dark blue*, tandis que ses doigts promenaient au hasard sur le clavier le chatolement de leurs ongles roses.

Il soutint longuement ce regard, le laissant, pour ainsi dire entrer en lui. Sa bouche s'ouvrit pour une réponse, mais il sut la retenir et il avala sa salive avec effort, comme s'il renfonçait en lui même une pensée rebelle à sa volonté.

Il salua gravement miss Wood et s'éloigna du piano. De tout le reste de la soirée, il ne fit plus valser personne.

Un peu après dix heures, Roger d'Uzel montra son visage rose dans l'encadrement de la porte qu'il remplissait de sa haute taille. Il était arrivé de la veille, avec ses parents.

« Comment! s'écria Maurice qui affectait toujours de le traiter comme un garçon de douze ans, tu viens tout seul? on te laisse sortir sans ta bonne, à cette heure-ci! »

— Ma bonne est restée à la Grandcombe, dit Roger, tout en distribuant des poignées de mains, et plût à Dieu que j'y fusse resté avec elle. Je n'aurais pas, en cet instant, l'estomac déchiré par des crampes.

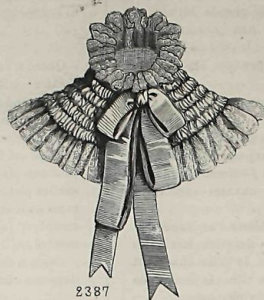
— Qu'est ce que vous avez donc mangé, mon pauvre ami? demanda Sabine d'un ton maternel.

— Mangé, ma cousine? Voilà précisément ce qui me manque, c'est d'avoir mangé. Nous étions tous invités chez les.... mais je les respecte trop pour prononcer leur nom. Un dîner de cérémonie! cérémonie, c'est possible, mais dîner?... Ah! je ne m'étonne plus que

(La suite à la page 236.)

N° 1. Colletterie-pierrot, pour jeune fille.

Se met sur un corsage demi-décolleté. Le fond en gaze est disposé en plusieurs petits bouillonnés; au bord une dentelle; une ruche à l'encolure avec un nœud devant. Le fond bouillonné s'applique sur un dessous en tulle.



N° 1. Colletterie-pierrot en gaze.

N° 2. Fichu en gaze orné de dentelle.

Le plastron en gaze est plissé verticalement et monté à un poignet en ottoman crème; le côté droit est bordé d'un ruban, qui s'arrête à la taille sous une cocarde en ottoman. Autre cocarde, de côté, à l'encolure. Les plis du côté gauche du plastron sont coupés pour former des étages, et dessous se monte en spirale une haute dentelle.

2387

N° 3. Costume en batiste écossaise fond loutre, coupé de rayures éteintes bleu, rouge, mais et batiste unie.

Jupe écossaise, largement plissée de plis plats et posée sur un dessous en taffetas; polonaise en batiste unie, courte devant, avec le bord ramené en dessous pour former comme un large bouillon; des plis sur les côtés se perdent dans un poulf tombant. Le devant est vague, rejeté de chaque côté d'un plastron, lequel se ferme à gauche sous le fichu formé par la partie rejetée du corsage. Une ceinture en velours avec boucle. Col montant. Le bas de la manche, en batiste écossaise, est boutonné de côté et dessus; un parement en velours cache la couture qui réunit les



N° 4. Costume en surah et gaze noire unie et gaze brochée. — N° 5. Costume en gaze brochée bleue et aurore, garni de dentelle.

Modèles de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

deux parties de la manche. Le velours peut être rouge ou bleu.

N° 4. Costume en surah et gaze noire unie et brochée.

Sous-jupe en taffetas, garnie de trois plissés et couverte d'une jupe en surah à plis creux. Tunique en gaze, bordée d'une dentelle, et appliquée d'une broderie courante en chenille; s'ouvre sur le côté et forme, der-

2381



N° 3. Costume en batiste écossaise fond loutre et batiste unie, pour jeune fille.

rière, des pointes-fichu superposées. Au côté découvert par la tunique se voit un ornement en surah qui rappelle la poche, ornement pincé au bas et dans le haut par un nœud en ruban de satin; sur le côté, regardant le poulf, un rang de dentelle. Corsage en gaze brochée à petite basque ronde; au contour, deux rangs de dentelle superposés; celle du dos plus fournie se coquille en spirale. A l'encolure une dentelle et un agrément en chenille, à glands de jais, descendent en fichu jusqu'à la poitrine; de là la dentelle se prolonge en spirale jusqu'à la taille. A la manche arrêtée au coude une dentelle et un agrément.

N° 5. Costume en gaze brochée bleue et aurore, garni de dentelle.

Sous-jupe en taffetas gris-bleu, couverte d'une jupe en gaze brochée, dépassée par un plissé en taffetas, sur laquelle une guipure ancienne, disposée en trois étages, forme un très élégant tablier qui s'arrête au côté droit du poulf; sur ce côté descend en spirale le surplus de la guipure, dont l'extrémité se perd sous la tunique. Le côté opposé est couvert d'une chute de larges plis fournis par le côté de la tunique. Corsage à pointe garni d'une guipure posée en bretelle. A la manche



N° 2. Fichu en gaze.

dentelle appliquée et plissée de gaze, ainsi qu'à l'encolure.

N° 6. Costume en Bengaline gris uni et bengaline à bouquets en relief.

Jupe en taffetas avec un plissé au bas; elle est couverte derrière par une demi-jupe qui s'arrête, ainsi que la partie supérieure du tablier, sous la quille-bouillon; la draperie-tablier, en bengaline, forme trois plis qui dépassent la quille, celle-ci pincée par trois nœuds étagés. Le côté gauche se relève régulièrement de plis étagés. Le corsage en bengaline à bouquets, est à pointe devant, avec un plastron plissé cerné par un revers en velours; le dos se prolonge en tunique droite formée de plis-tuyaux. Col montant. A la manche une draperie.

N° 7. Costume en canevass de soie écri brodé d'un riche dessin en soie.

Jupe en taffetas; au bord deux plissés puis un très haut volant plissé en tissu canevass brodé; le tout voilé d'une tunique assortie au volant, relevée à droite par un groupe de plis piqué d'un flot de ruban; poulf volumineux. Corsage en surah écri, à longue pointe avec une petite pièce plissée et une broderie disposée en fichu; le côté gauche prolongé diagonalement jusqu'au bord de la basque, où se fixe un nœud-papillon. A la manche ronde une broderie appliquée en manchette.



3132

N° 6. Costume en bengaline gris uni et bengaline brochée. — N° 7. Costume en tissu canevass écri. Modèles de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

les boutiques de vos pâtisseries soient toujours pleines de monde sur les quatre heures. Ce sont des bureaux d'assurance contre l'inanition.

— Pauvre Roger ! fit madame des Touches. Voulez-vous qu'on vous donne à manger quelque chose ?

— Avec plaisir, ma tante. C'est la dernière fois que je vais dîner en ville. J'ai besoin d'une nourriture solide et, à chaque printemps, je vois, dans certaines maisons, augmenter les corbeilles de fleurs et diminuer les plats. Ce n'est pas ma faute si je ne suis pas une abeille, et s'il me faut autre chose qu'une gerbe de lilas et un blanc de poularde pour me soutenir.

— Allons ! dit la présidente en riant, ne vous échauffez pas à jeun. Sabine va vous conduire à la salle à manger. »

Quand les deux jeunes gens furent sortis :

« Celui-là me trompera beaucoup, remarqua Maurice, s'il épouse jamais une parisienne. Il a en horreur Paris et tout ce qui s'y rattache.

— Bah ! répondit sa belle-mère, à son âge peut-on dire ce que l'on aime ou ce que l'on n'aime pas ?

— Il est fils unique ? demanda une douairière qui avait deux filles pauvres à placer.

— Oui, dit M. des Touches. C'est un beau parti. Mais ses parents ne le marieront pas de si tôt. C'est encore un enfant par l'inexpérience.

— Et ce n'est pas lui qui se mariera tout seul, ajouta Maurice. »

Pendant ce temps-là, le « pauvre Roger », assis devant les débris encore respectables d'un pâté, disait à sa cousine en poussant un profond soupir, la bouche pleine :

— Ah ! Sabine, les ennuis vont commencer !

— Quels ennuis ? On veut vous mener au bal chez les Courville ?

— Il s'agit bien de bal ! Vous connaissez cet insupportable Vincent de Montrupert, dont on n'a jamais pu faire quoi que ce soit. Eh bien ! il est revenu de ses voyages, où il aurait bien dû rester, et ma mère nourrit le projet charmant de vous le faire épouser.

— Allons donc ! j'ai entendu vingt fois papa répéter qu'il ne me mariera pas avant vingt ans.

— Tous les pères disent cela. Mais quand le vôtre n'aura qu'à faire un signe pour que vous deveniez la marquise de Montrupert, avec cent mille livres de rente, vous verrez s'il vous mariera avant vingt ans.

— Comment savez-vous ce que vous venez de m'apprendre ?

— Parbleu ! pour l'avoir entendu discuter par mes parents, qui croient parler à mots couverts devant un enfant incapable de comprendre. Un de ces jours, on va l'amener ici, ce toqué ! Et, comme je vous le disais, les ennuis commenceront. Moi qui croyais si bien que nous avions des années de tranquillité devant nous ! Ah ! Sabine, je suis bien malheureux !

— Ne soyez pas malheureux, Roger. Vous êtes un bon garçon qui ne méritez pas de l'être. Soyez tranquille. Papa m'aime trop pour.... »

Un domestique, en rentrant avec une corbeille de fruits mit fin à l'entretien du cousin et de la cousine. Deux minutes après, ils regagnaient le salon.

« Eh bien ? Roger, demanda la présidente, êtes-vous mieux ?

— Oh oui ! bien mieux, ma tante.

— Vos crampes d'estomac sont passées ? s'informa M. des Touches.

— Tout à fait passées, merci, mon oncle. Je vais vous dire bonsoir. Vous savez que je me couche à bonne heure.

— Tu n'auras pas peur dans les rues tout seul ? fit Maurice.

— Non, répondit très sérieusement Roger. D'ailleurs j'ai une voiture.

— Une voiture ! s'écria le frère de Sabine en levant les mains au ciel. Monsieur prend des fiacres, à son âge ! Mais que feras-tu quand tu seras grand, malheureux ? Tu n'as donc plus de jambes ?

— Si, mais au bout de mes jambes il y a des pieds. Or, changer, du même coup, les gazons de la Grand-combe contre les pavés de Paris, et mes brodequins à double semelle contre des bottines vernies, c'est trop à la fois. Enfin, dans six semaines, j'aurai quitté cette odieuse ville. »

Les jours suivants, on put remarquer une révolution dans les habitudes de Maurice des Touches. Il ne sortait plus le soir et dînait régulièrement en famille. Il aurait refusé l'invitation d'une reine pour ces heures de la fin de la journée passées près de miss Wood. Mais personne, autour de lui, ne soupçonnait la cause de cet amour du foyer. Le président l'attribuait à l'amertume encore fraîche d'une détermination douloureuse, malgré tout. Sabine se réjouissait de se voir tantaimée de son frère qui ne bougeait point d'auprès d'elle, quand on restait à la maison. De l'autre côté de son élève, miss Wood travaillait ou dessinait, silencieuse d'abord, puis, à mesure que la soirée s'avavançait, entraînée malgré elle dans la conversation par les pièges que Maurice tendait habilement à sa curiosité. Quand elle se mettait à causer, le jeune homme buvait ses paroles, écoutant moins ce qu'elle disait que le timbre musical de sa voix d'or. Les heures se passaient ainsi, presque sans qu'il eût levé les yeux sur elle, sachant qu'il ne pouvait dire certaines choses, même par un regard, à cette princesse exilée qui mangeait le pain de son père.

Souvent, par les chaudes soirées de mai, un grand landau les conduisait respirer l'air du Bois, alourdi par les parfums troublants des acacias en fleurs. On arrêtait à l'entrée de quelque avenue déjà sombre et, pour descendre, l'Anglaise était bien obligée de poser sa jolie main dans celle de Maurice, qui attendait quelquefois depuis trois jours cette occasion unique où il touchait les doigts de la belle Mary.

Car l'amour naissant est un pauvre honteux, qui tressaille de joie à la moindre aumône ; moins que cela : à la moindre pièce de monnaie tombée par hasard et ramassée en cachette.

Dans une de ces promenades, comme Sabine marchait, selon son habitude, au bras de son institutrice, un jeune homme de grand air et fort élégant leur fit un salut profond.

« Qui est ce Monsieur ? demanda Maurice à sa sœur. Je ne l'ai jamais vu. Tu ne m'avais pas dit posséder un nouvel admirateur ?

— Hélas ! répondit Sabine avec un désespoir comique. Ce n'est pas moi qu'il admire. Quand je t'aurai appris son nom, tu devineras le reste. Il se nomme sir Georges Claremont. »

Le jeune des Touches trouva la plaisanterie moins bonne qu'il n'eût voulu en avoir l'air. Il leva les yeux sur miss Wood, et le jour était encore assez clair pour qu'il pût voir un nuage rose courir sous la peau fine de ses joues.

Cette nuit-là Maurice dormit mal et, toute la journée du lendemain, il fut de fort méchante humeur.

XII

Un jeudi, dans la matinée, le président lisait dans son cabinet, quand son parent et voisin de campagne, le baron d'Uzel, se fit introduire.

C'était un de ces gentilshommes de province, rechampis de Parisien, qu'on est sûr de trouver, le joli mois de mai venu, aux Courses, au Salon, à la salle des déjeuners du Grand-Hôtel et dans le fumoir du Cercle Agricole.

Il était Saintongeais, c'est-à-dire moitié Gascon, moitié Normand, mais franc comme l'or, ce qui peut paraître difficile à arranger à première vue. Il possédait une ces natures en dehors qui ne savent point faire les choses à moitié, et l'avait bien su montrer, d'ailleurs, en s'offrant un héritier pour qui on avait dû commander une cuirasse sur mesure, quand il avait fait son volontariat. Mais il était de la vieille école, en ce qui touche l'éducation des enfants. A son avis, l'autorité paternelle était un pouvoir absolu, et si le hasard lui eût donné pour fils Hercule ou Thésée, il les eût envoyés coucher sans dessert à la moindre incartade, jusqu'à trente ans.

Quant aux filles, c'était, d'après lui, des êtres incomplets auxquels on donne le fouet pendant dix-huit ans et un mari ensuite, après quoi on passe la main. Mais, comme le baron d'Uzel n'avait jamais eu qu'un garçon, ce côté de sa théorie manque de consécration et ne doit être accepté que sous réserves. Probablement, ce père féroce — en paroles — eût gâté sa fille d'une façon révoltante.

« Bonjour, dit-il, en serrant d'un air affairé la main de son ami. J'ai à causer avec toi. Peux-tu me donner une demi-heure?

— Oui, certes. Et ce sera bien la première fois de ta vie qu'il t'arrivera de parler trente minutes de la même chose.

— Tu vas voir qu'il ne s'agit pas de plaisanter. Connais-tu Vincent de Montrupert?

— Je l'ai vu chez toi, il y a quatre ou cinq ans. Depuis, il est aux Indes, ou quelque part de ce côté-là.

— Il en est revenu. Mais, d'abord, sais-tu pourquoi il y était allé?

— Pour aller où les autres ne vont pas, je suppose. Il est un peu excentrique, ton neveu, ou plutôt le neveu de ta femme. Il a fait beaucoup de métiers dans sa vie.

— Dans tous les cas, il n'en a choisi que d'assez bons, comme d'aller se faire casser le bras à Castelfidardo, et trouver la cuisse à Patay. Il a en outre écrit des romans qui ne valent pas ceux de Feuillet, et de la musique qui ne fait point de tort aux *Huguenots*. Mais enfin il s'est toujours occupé et offre le rare exemple d'un homme qui, ayant eu cent mille livres

de rente à sa majorité, en possède cent-vingt ou cent-vingt-cinq à trente-trois ans. Quelque temps après la guerre, il lui est arrivé le plus grand malheur qui puisse frapper un honnête homme : s'éprendre d'une femme qui ne le mérite pas. Ici, je suis forcé de me taire. J'ai reçu des confidences que je ne puis trahir. La donzelle qui était doublée d'une mère comme on n'en voit pas souvent, Dieu merci ! l'avait amené jusqu'au seuil du mariage, seuil assez mal défendu, entre parenthèse. Par bonheur, la lumière s'est faite à temps. Mais Vincent est un gaillard qui ne fait pas les choses à demi. Il s'est figuré qu'il était blessé au cœur, quand il ne l'était que dans son amour-propre de galant homme. Si bien que, n'ayant personne à tuer — il est bretteur en diable — puisqu'il n'avait en face de lui que deux femmes, il a pris un beau matin le bateau à Marseille et est allé se distraire en Perse, aux Indes, en Birmanie, au Cambodge, le diable sait où.

— Je ne le croyais pas de retour.

— Il ne fait qu'arriver et, comme il est le dernier de son nom, ma femme voudrait profiter, pour le marier, de la période, peut être courte, où il n'a sur le chanter ni expédition militaire, ni œuvre de littérature ou de musique, ni aventure sentimentale.

— C'est le cas de poser la fameuse question : où est la femme?

— Vincent n'est ni très grand, ni très jeune, ni particulièrement joli. Mais il a un œil, mon cher, qui en dit long, quand on le regarde et qu'il vous regarde. Avec cela, une dizaine de mille francs à dépenser par mois, ce qui est une honnête aisance, pour nous autres campagnards. Ceci posé, comme je n'ai pas l'habitude de tourner autour du pot, en veux-tu pour ta fille?

— Sabine? tu es fou ! Elle va encore au catéchisme tous les dimanches.

— Eh ! justement ; elle connaîtra un sacrement de plus. Voyons, mon ami, sois sérieux. Elle a dix-sept ans sonnés, bien sonnés, ta fille. A cet âge-là, on peut déjà mettre l'écriteau.

— Tu es un misérable de parler ainsi du mariage de cette enfant. Mais tiens-toi pour dit que, d'ici à trois ans, je ne mettrai pas l'écriteau, pour me servir de ta hideuse expression.

— Tu ne trouveras pas une occasion semblable. Ta fille marquise — les jeunes femmes aiment cela, — ne sortant presque pas de la famille, habitant peut-être à côté de toi...

— Comment? à côté de moi?

— Oui. Vincent n'a pas d'établissement à la campagne. Le château de Saint-Eutrope serait à acheter pour un morceau de pain. Tu vois ça d'ici? ta fille et toi vivant sur la même paroisse?

— Mon vieux camarade, tu parles d'or et tu veux me prendre par mon faible. Mais je t'étonnerais bien, à ce que je vois, si je te disais quel projet de mariage j'avais en tête pour ma fille.

— Un projet? Ah ! tu vois bien ? Nous sommes loin de tes déclarations de tout à l'heure. Mais ton projet a-t-il les avantages du mien?

— Pas tous, mais il en a d'autres que je préfère. Entre nous, je suis un peu piqué que tu n'aies jamais songé à Sabine pour ton fils.

Le baron d'Uzel eut un accès de fou rire qui lui coupa la parole pendant une grande minute.

« Mon fils ! fit-il en frappant ses genoux de ses larges mains. Marier mon fils ! Dieu ! que ma femme rirait si elle pouvait t'entendre ! Mais, mon ami, Roger est encore un enfant qui, d'ici à dix ans, ne songera pas plus au mariage que toi à l'Académie. Quand je lui chercherai une femme, la fille de ta fille aura fait sa première communion.

— N'en parlons plus, dit le président sans partager l'hilarité de son interlocuteur. Tu as le droit de désirer que ton fils se marie tard. Mais tu m'accordes le même droit pour Sabine, je suppose ?

— Parbleu ! on ne te la prendra pas malgré toi. En attendant, réfléchis à ce que je viens de te dire, et laisse-moi t'amener Vincent au prochain jeudi soir de la présidente.

— Avec grand plaisir. Seulement il est bien convenu que l'entrevue ne m'engage à rien, et je tiens à ce qu'il le sache. Je t'avertis même que ma fille ne sera pas dans la confidence, et j'exige une discrétion complète.

— On dit toujours cela. A bientôt, voisin ; et pense au château de Saint-Eutrope. »

Le baron d'Uzel parti, M. des Touches réfléchit quelque temps, puis il parla à son fils d'abord, à sa femme ensuite, des ouvertures qu'il venait de recevoir. Des deux côtés, on l'encourageait fortement à ne pas y fermer l'oreille. En dépit de son opposition apparente, il commençait à se sentir secrètement ébranlé. Puisque Roger d'Uzel lui échappait, comme gendre, Vincent méritait, après tout, de n'être point écarté trop à la légère. La prudence commandait d'attendre, avant de se prononcer, ce que serait l'entrevue.

Sabine, qui était censée ne rien savoir, faisait l'ignorante, et cette petite fille de dix-sept ans trompait tout le monde autour d'elle, avec cette effroyable rouerie que la nature a donnée aux femmes les plus droites.

Un soir, cependant, elle ne put se contenir plus longtemps et, comme elle venait de regagner son appartement avec son institutrice :

« Mary, s'écria-t-elle, je suis outrée ! Si l'on se contentait de me tendre un piège, ce serait peu de chose. On en fait autant pour toutes les jeunes filles à un certain moment. Mais, en vérité, ma famille me prend pour une sotte.

— Je ne m'en suis pas aperçue.

— Vraiment ! vous trouvez tout naturel que ma belle-mère ait demandé pour moi une toilette neuve, dont je n'ai nul besoin ? Vous n'avez pas été curieuse de savoir pourquoi mon frère a fait une véritable plaidoirie, à déjeuner, pour démontrer qu'un homme ne doit pas se marier jeune ? Vous l'écoutez assez, pourtant ?

— Aurait-il fallu, pour vous plaire, lui couper la parole ? répliqua miss Wood un peu rouge.

— Et ce soir, à dîner ? Avez-vous entendu papa ? A-t-il assez parlé du château de Saint-Eutrope ? Au rôti, le domaine était acheté. Au dessert, on avait refait les toits et recrépi les murs. Après le café, les peintures de l'intérieur étaient déjà sèches. Un peu plus, on m'aurait demandé quelle couleur je préfère pour les rideaux de ma chambre. Et tout cela ne vous dit rien ?

— Non, en vérité. Et vous ?...

— Moi, cette dissimulation m'exaspère. Au lieu de me dire tout simplement : ma chère petite, on va te présenter le marquis de Montrupert qui n'est plus un jeune homme, mais qui serait disposé à s'établir à Saint-Eutrope si l'affaire s'arrangeait !

— Et vous répondriez ?...

— Je répondrais : merci, papa ! Le marquis a le double de mon âge, et la seule pensée d'habiter cette vieille bicoque me rend folle.

— Mon Dieu ! Sabine, où prenez-vous tout ce que vous dites ? Je n'ai jamais entendu prononcer le nom de ce monsieur.

— Soyez tranquille. Vous verrez bientôt le monsieur lui-même. Je suis au courant de tout. J'ai ma police.

— Eh ! mais ! il me semble qu'en fait de dissimulation...

— Je me défends comme on m'attaque. Je les étonnerai tous, à commencer par le marquis de Montrupert.

— Qu'est-ce que vous y gagnerez ?

— Eh ! j'y gagnerai toujours une robe neuve ! »

L. DE TINSEAU.

(La suite au prochain numéro.)

Mots en carré : C H E R
H A T E
E T U I
R E I N

Explication du Proverbe :

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Les Patrons suivants seront donnés en Juillet :

Le 5 Juillet. — Polonaise. — Tunique-blouse. — Costume de bain pour fillette. — Pantalon fermé pour fillette. — Costume de bain. — Tablier pour baby. — Chemise pour fillette.

Le 12 Juillet. — Patron découpé : Chemisette bretonne.

Le 19 Juillet. — Corsage. — Costume en toile pour petite fille. — Corsage. — Tunique. — Costume d'enfant.

Le 27 Juillet. — Patron découpé : Polonaise en batiste ou en voile.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4474, et le patron découpé d'une mantille en dentelle.



Visile en gaze-velours, le dessin en relief serti de perles en jais.

Visite en gaze-velours.—Façon très cambrée. Garniture de dentelle égayée de pampilles en jais. La coupe du dos rappelle le peplum; elle remonte à la taille en formant le cintre, et reçoit comme un pouf fait de plissés en faille superposés.

Mantille en dentelle. Modèle de mesdemoiselles Vidal, rue de Richelieu, 104. — Cette mantille en laize très garnie, coquettement coquillée, coûte 150 francs. Ces demoiselles se chargeraient de la faire avec les dentelles qui leur seraient envoyées.

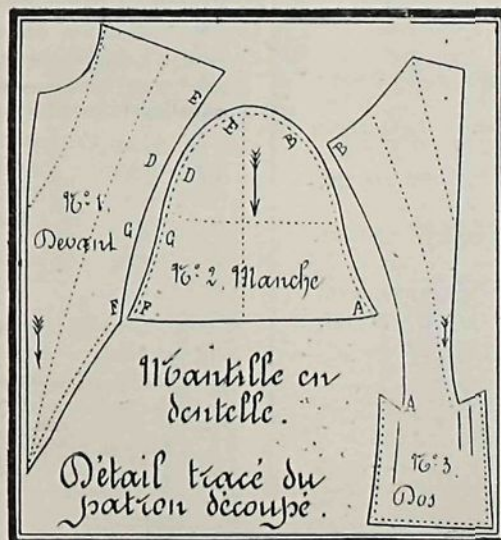
Explication du patron découpé.

1, Devant. — 2, Manche. — 3, Dos.

Il faut 70 centimètres de tulle-dentelle pour faire le fond de la mantille et environ 8 mètres de dentelle et 5 mètres de tulle perlé; ce tulle peut être remplacé par de la dentelle. Les lignes pointillées qui correspondent aux lignes à la roulette du détail indiquent la pose de la dentelle et du tulle perlé. Après avoir réuni les deux parties du dos à la couture du milieu et fait les plis indiqués au bas de la taille et de côté, la couture du dessus de l'épaule; on bordera le contour d'un étroit ruban de soie noire. Ensuite on montera la manche, en commençant par le dos, lettre A, laquelle correspond à la coche du patron découpé; on conti-



Mantille en dentelle (patron découpé).
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.



nua la couture jusqu'à la coche suivante, lettre B, et ainsi de suite jusqu'à la lettre F. On aura soin de faire boire le surplus de la largeur de la manche comprise entre les crans correspondants. Si l'on garnit le fond de la mantille de tulle perlé, on posera le tulle sur l'endroit compris entre les lignes pointillées du devant et du dos, pose qui décrira un V allongé. La ligne pointillée qui suit le contour de la manche et la ligne transversale indiquent la manière de placer la dentelle. Si la dentelle n'est pas coupée, on prendra le milieu que l'on fixera au bas du dos sur la basque; là

on forme une spirale très fournie de nombreux coquillés. La dentelle tourne à la basque, remonte en suivant le contour de la manche sur la ligne pointillée, coupe la manche à la ligne transversale, revient sur elle-même, puis achève de garnir la manche et descend sur le côté du devant; à la pointe un coquillé très fournie. Il faut que la tête du rang de dentelle posé transversalement soit cachée par le premier rang. On peut employer une haute dentelle, des guipures, de la dentelle espagnole

TABLE

DU PREMIER SEMESTRE 1884

COURRIER DES MODES

Pages : 1, 13, 25, 37, 49, 61, 73, 85, 97, 109, 121, 133, 145, 157, 169, 181, 193, 205, 217 et 229.

EXPLICATION DES GRAVURES COLORIÉES ET NOIRES

Pages : 3, 15, 26, 51, 63, 72, 75, 99, 111, 123, 135, 147, 159, 171, 183, 194, 205, 210, 219 et 230.

TOILETTES ET COSTUMES, LINGERIE, TRAVAUX, AMEUBLEMENT

Pages : 1, 6, 12, 13, 15, 18, 24, 25, 27, 30, 36, 37, 39, 42, 49, 54, 60, 61, 63, 66, 73, 75, 78, 84, 85, 87, 90, 97, 99, 102, 109, 111, 114, 121, 123, 126, 132, 133, 135, 138, 144, 145, 147, 150, 156, 157, 159, 162, 168, 169, 171, 174, 180, 181, 183, 186, 192, 193, 195, 198, 205, 216, 217, 219, 222, 223, 228, 229, 231, 234, 235 et 239.

CHRONIQUES PAR CONSTANCE

Pages : 16, 40, 63, 112, 136, 160, 184, 208 et 231.

CAUSERIES PAR T. B.

Pages : 4, 28, 52, 76, 100, 124, 148, 172, 196 et 220.

NOUVELLES

Le Mariage de Blanche, par Georges de Vallon, pages : 8, 20, 32, 44, 56, 65 et 81. — *Dame Oriane*, par C. de Lamiraudie, pages : 101, 116, 128, 140 et 154. — *Lamartine oublié*, par L. Dérout, page 152. — *Le Secret de l'abbé Césaire*, par L. de Tinseau, pages : 165, 177, 188, 200, 212, 224 et 233.

CURIOSITÉ HISTORIQUE

Page 176.

ÉNIGMES, CHARADES, ANAGRAMMES, MOTS CARRÉS, ETC.

Pages : 11, 17, 35, 47, 59, 71, 83, 107, 119, 131, 143, 167, 179, 185, 203, 215 et 227.

POÉSIE

Page 140.

PENSÉES ET MAXIMES

Pages : 15, 27, 80 et 219.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Pages : 164 et 194.

PLANCHES DE PATRONS ET PATRONS DÉCOUPÉS

Tous de grandeur naturelle, du premier semestre 1884.

JANVIER. — Patron découpé : Corsage décolleté à gilet. — Planche imprimée recto et verso : Corsage. — Manteau de petite fille. — Patron découpé : Tunique-princesse.

FÉVRIER. — Patron découpé : Veste non ajustée. — Planche imprimée recto et verso : Polonaise. — Corsage de jeune fille. — Tunique chasseur. — Corset. — Coiffe Cendrillon (travestissement). — Patron découpé : Déshabillé.

MARS. — Patron découpé : Corsage-confection. — Planche imprimée recto et verso : Corsage ouvert. — Corsage. — Robe d'enfant. — Patron découpé : Pelisse ajustée.

AVRIL. — Patrons découpés : Tunique — Chemisette. Visite. — Planche imprimée recto et verso : Manteau de pluie. — Corsage première communiant. — Polonaise. — Mantille. — Patron découpé : Casaque drapée.

MAI. — Patron découpé : Polonaise avec quille de côté. — Planche imprimée recto et verso : Confection en crêpon broché. — Corsage. — Redingote pour jeune fille. — Patron découpé : Limousine pour enfant de douze ans.

JUIN. — Patrons découpés : Robe pour jeune fille de quatorze ans. — Planche imprimée recto et verso : Costume de bain. — Visite. — Corsage. — Costume de fillette. — Patron découpé : Mantille en dentelle.

ANNEXES

MARS. — Supplément de travaux : Robe pour enfant de dix-huit mois. — Paletot pour enfant d'un an. — Capote pour baby. — Chiffre pour coussin. — Botte et soulier pour baby. — Bandes broderie anglaise.

MAI. — Coussin baby en peluche avec applications brodées, baby genre Greenaway. — Bande pour ameublement.